Grands Débats dans un Petit Monde. Partie 2

Didier Bigo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/874>

DOI : 10.4000/conflits.874

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1995

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Didier Bigo, « Grands Débats dans un Petit Monde. Partie 2 », *Cultures & Conflits* [En ligne], 19-20 | automne-hiver 1995, mis en ligne le 28 février 2003, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/874> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.874>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2021.

Creative Commons License

Grands Débats dans un Petit Monde.

Partie 2

Didier Bigo

L'unipolarité en marche pour le meilleur ou le pire

Au moins sur le premier point : le triomphe de l'Occident et sur le dernier l'homogénéisation, les neo-réalistes ne pouvaient que donner un satisfecit à Fukuyama et ses épigones, même si l'optimisme hegelien rebutait leur vieux fond pessimiste (Hobbes relu par Morgenthau). Pour eux aussi la fin de la bipolarité signifiait le triomphe américain, et s'ils insistaient moins sur les valeurs, ils mettaient l'accent sur la brusque transformation de la distribution de la puissance à l'échelle mondiale, en particulier après la guerre du Golfe qui redonnait à la dimension militaire de la puissance, un nouvel éclat gommé par les discussions précédentes sur la dimension économique et le risque de déclin des États-Unis. Mais ce qui les gênait le plus dans cette thèse de la fin de l'Histoire c'est qu'elle provenait d'acteurs périphériques et pouvait remettre en cause l'imaginaire stratégique sur lequel s'appuie les positions dominantes. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait vu surgir un discours tout aussi rassurant sur la "crise" mais sauvegardant les positions des stratégestes militaires car la « doxa » du neo-réalisme avait déjà envisagé comme hypothèse d'école l'unipolarité.

Charles Krauthammer dans "the unipolar moment" ne produit pas un texte "fondé en raison", il se fait juste l'interprète autorisé des discours convergents des milieux académiques, politiques, du Pentagone et du grand journalisme sur ce point. Refusant de croire à la fin de l'Histoire mais refusant aussi de croire au retour du désordre comme John Mearsheimer, Krauthammer maintient que la puissance américaine est à son apogée avec la défaite du communisme, que les thèses "déclinistes" popularisée par Paul Kennedy sous-estimant le pouvoir militaire sont obsolètes car les puissances économiques concurrentes des USA ne peuvent s'élever au rang de puissances concurrençant son hégémonie comme l'avait fait l'URSS sur le plan militaire, par le seul moyen du commerce et de la finance. Reprenant son article en 1992, il l'actualise pour intégrer à l'argumentation leur attitude lors de la guerre du Golfe, et leur demande d'un leadership américain sous couvert de l'ONU lors de la guerre du Golfe. Refusant les hypothèses d'une Amérique devenue mercenaire ou prédatrice, il considère que les

États-Unis doivent assumer leur responsabilité d'unique grande puissance afin justement d'éviter le développement d'un chaos multipolaire. La stabilité unipolaire, à la différence de la stabilité bipolaire est donc plus déterminée par le comportement d'un acteur responsable que par la structure elle-même mais elle est aussi résultat d'une "avancée" mettant fin à la coercition massive des populations de l'Est. Charles Philippe David est encore plus direct : les puissances européennes ont besoin de la "Pax Americana" tout comme le reste du monde¹. Bref la stabilité hégémonique a de beaux jours devant elle si les États-Unis assument leurs responsabilités en fournissant les biens publics nécessaires à l'ordre mondial et si les alliés comprennent la nécessité du "partage du fardeau" (burden sharing).

Le raisonnement d'une transition entre équilibre bipolaire et équilibre unipolaire ainsi présenté était à la fois rassurant, laissait peu de place à l'institutionnalisme Onusien, et était satisfaisant pour la théorie Waltzienne. *Nombre de membres du Pentagone, de membres de l'administration Bush, de "think tanks" cautionnés par des fondations de recherche et d'universitaires appartenant au courant majoritaire du neo-réalisme se retrouvaient dans cette approche.* Elle permettait en effet de redonner aux professionnels de la sécurité un rôle central en rappelant l'importance de la puissance militaire et donnait un coup d'arrêt aux propositions de verser les "dividendes de la paix" en réduisant les budgets que les acteurs périphériques au champ avaient voulu mettre en avant derrière la thèse de la fin de l'Histoire². Elle permettait ainsi de clore sur le papier la querelle sur le déclin des États-Unis en revalorisant la puissance militaire et ceux qui la conduisent.

Moins médiatique que d'autres, cette thèse avait en outre pour elle son optimisme raisonné et sa forte homologie avec les valeurs et croyances des américains quant à leur "rôle historique". Elle s'imposait comme *problématique légitime* car comme tout système symbolique elle n'était pas simple instrument de connaissance mais aussi instrument de domination, au sens où les acteurs qui l'énoncent comme vraie sont aussi les acteurs dominants du champ. Elle permettait enfin de redonner confiance dans le système de représentation en continuant d'utiliser exactement *les mêmes catégories d'analyse, les mêmes outils méthodologiques* en considérant que ce qui fut longtemps un cas d'école des théories de la stabilité bipolaire : l'horizon de la puissance impériale, était advenu en 1989/1990³. La force de la thèse unipolaire tient toujours à cette congruence avec la manière dont on a enseigné les relations internationales d'une part et à la manière dont on les a pratiqué en s'appuyant sur une cliopolitique insistant sur les leçons du passé et sur un raisonnement réaliste. Elle a pour elle la force de l'évidence, de la simplicité, de « l'élégance ».

La thèse que nous venons d'évoquer vise à *sécuriser* les opinions, les hommes politiques et le milieu professionnel lui-même. *Mais faites aux États-Unis par des américains et pour des américains (avec des effets de reprise en Europe), elle souffre de son origine.* Si le milieu des internationalistes est fortement marqué par les États-Unis, il est aussi structuré par le fait que certains discours minoritaires prennent en charge d'autres sensibilités. L'unipolarité n'est plus alors un bien mais un mal. L'Amérique impériale est une Amérique prédatrice. La sécurisation des uns est signe d'insécurisation pour les autres.

Déstabilisés, *les acteurs des discours tiers-mondistes et dépendantistes* sont encore plus pris au dépourvu par les événements de 1989 que leurs adversaires. Ce sont des pans entiers de leurs croyances qui s'écroulent et il leur faut plus de temps pour réaliser ce "travail de deuil" à l'égard de leur "ex-savoir". Comment, pour eux, ne pas être purement et simplement expulsé du champ de la "production légitime du sens"? Comment

retrouver des argumentaires ? Ceux-ci ne peuvent être que réactifs par rapport aux nouvelles définitions du sens données par leurs adversaires. Ne produisant pas d'alternatives sur la lecture post-bipolaire du monde, ils ne peuvent que reproduire à l'égard du moment unipolaire les critiques qu'ils adressaient à la stabilité bipolaire et au développementalisme. Ils s'émeuvent donc de cette confusion entre mondialisation et ethnocentrisme occidental. Ils réfutent cette vision téléologique de l'Histoire qui place les sociétés sur une échelle temporelle où l'on pourrait désigner qui est en avance et qui est en retard. Et, si personne ne semble réellement contester les effets de la mondialisation par l'économie, rien ne dit que sur le plan des valeurs démocratiques, il en soit de même. On ne voit guère les structures sociales qui porteraient à l'universalisation du pluralisme politique et des valeurs que l'Occident met sous le terme de démocratie. L'escroquerie du terme « démocratie de marché » serait patente. Elle serait un stratagème des puissances occidentales pour imposer leurs valeurs en même temps que leur économie, avec souvent l'appui d'élites dirigeantes trouvant plus d'intérêts dans cette stratégie d'alliance avec l'extérieur mais en rupture avec les sentiments des populations (Moyen Orient, Russie...). Les formes de la conditionnalité des prêts financiers au pays en voie de développement en serait un signe. La guerre du Golfe en serait un autre. Les textes réunis par le dernier quateron d'auteurs dépendantistes (Samir Amin, Giovanni Arrighi, André Gunder Frank, Immanuel Wallerstein...) sont explicites à cet égard⁴. Mais ils ne sont pas les seuls. Qu'il s'agisse de textes de circonstances à la sortie de la guerre du Golfe, d'ouvrages critiquant *l'Amérique mercenaire* ou d'approches qui, par le biais de l'image de la prédation, tentent de profiter de la "fluidité" des positions induites par la crise des représentations pour nouer une alliance avec les "déclinistes", il y a une commune critique de la vision unipolaire. Seulement ces auteurs ont beau invoquer les masses populaires qui partageraient leur vision, ils souffrent d'une crise de représentation qui les laisse isolés et peu crédibles.

Le Tiers mondisme n'est pas seul dans cette position. Les socialistes français les plus réticents à l'égard des États-Unis se retrouvent avec le même problème de légitimité. Les ouvrages français d'Alain Joxe sont ici représentatifs de ce courant⁵. Dans le cycle de la dissuasion Joxe met en avant l'idée a priori paradoxale d'un Empire du désordre. "L'empire du désordre est la forme tout à fait rationnelle que doit prendre l'organisation de la société mondiale, dominée par le système libéral de marché concurrentiel et dotée de systèmes d'armes et de communications modernes...il sera un empire universel surgissant de l'unicité de l'économie monde et du space power.. le nazisme paraîtra un artisanat psychopathe et enfantin en comparaison de l'implacable cruauté du monde à venir... cet empire maintiendra sa domination par des interventions coup de poing, non seulement grâce au pouvoir naval et aérien mais aussi par le pouvoir spatial et hertzien... ce sera une société de violence généralisée...car quelque part dans les bureaux du pentagone quelqu'un pense pouvoir séparer mentalement la société politique de la société civile en utilisant l'échelle de menace fine et discrète rendue possible par l'électronique moderne. Il faudrait appeler une telle opération un 'assassinat clausewitzien' et lui donner la forme philosophique d'un rêve de domination totalitaire et détailliste délirant"⁶. Cette impérialité des réseaux qui désagrège au nom de la liberté toutes les frontières se heurte pourtant à ses propres désordres internes et aux résistances locales produites par des configurations de sens spécifiques comme la pensée stratégique française mettant en avant d'autres valeurs universalisables dont "la définition territoriale de la démocratie, de la citoyenneté par

droit du sol et de la nationalité laïque". En effet si l'imperium "décivilise" en déterritorialisant, en détruisant les espaces de sens des autres civilisations, il perd du même coup ses propres projets et ses valeurs. Il est défait par sa "victoire" et subit une "crise triomphale" engendrant en tout lieu de l'imperium mondial, y compris en son "centre" américain, des virtualités de désordre alimentées par le tribal et le religieux. Dans "l'Amérique mercenaire" le discours devient moins théorique et plus prosaïque. L'Amérique n'a pas les moyens de ses projets. Elle est économiquement trop faible comme l'avait suggéré Paul Kennedy. Dès lors le rêve hégémonique se concrétise par une simple logique de "prédation"⁷. La puissance militaire sert à renflouer les caisses. Les États-Unis se spécialisent dans le maintien de l'ordre mondial, soit sous la forme du gendarme de l'ONU ou d'un OTAN mondial, soit sous une forme Condottiere⁸.

Malgré les critiques "anti-américaines", les auteurs restent fascinés par cette seule dynamique d'intégration et pour eux la fin de la bipolarité signifie un monde unipolaire pour ne pas dire monopolaire où les États-Unis imposeraient leur domination, sinon via leur économie, du moins via leur système de valeur, leur langue, leur monnaie mondiale et leur capacités d'action militaire, soudainement unique au monde. Pour eux, le globe risque donc de devenir plus homogène mais ce n'est pas l'effet d'un mécanisme, c'est celui d'une volonté stratégique d'un acteur dominant à laquelle, après tout, on peut s'opposer et qui va peut être provoquer le chaos en voulant unifier le monde sous sa tutelle⁹.

Le paradoxe de ce discours « critique », c'est qu'il reprend au premier son opposition manichéenne Bien/Mal, Structure/Volonté en l'inversant simplement. Cela ne l'empêche donc pas de partager la même vision de la "mondialisation" comme chemin vers une uniformisation occidentale¹⁰. Ne comprenant pas les effets des dynamiques de fragmentation et de transnationalité, qui sont à l'oeuvre pourtant depuis bien longtemps, l'ensemble des auteurs qui évoque l'unipolarité est incapables de penser le monde post-bipolaire autrement que comme une bipolarité soudainement instable et déséquilibrée. Ils ne brisent donc pas le cadre stratégique dominant formulé par les neo-réalistes, bien au contraire, par leur opposition ils lui assurent une pérennité que ce cadre n'obtiendrait pas autrement. Les luttes farouches pour fabriquer de la différence cachent mal tous leurs présupposés communs : *développementalistes et dépendantistes, Cold warriors et nouveaux stratèges se retrouvent de fait ensemble dans la nouvelle distribution des prises de position*. Ils ne veulent voir que la "globalisation" et leur "alliance objective bâtit une solide et dissuasive ignorance des réalités"¹¹. *Plus important encore, malgré la diversité des approches, hormis les neo-réalistes, ils représentent plutôt des acteurs venant de la périphérie du champ de la sécurité, des acteurs mal intégrés représentant des groupes de pression hostiles aux professionnels de la gestion de la menace*.

Le débat ne se structurera pas autour des lectures divergentes de l'unipolarité malgré leur efforts. C'est de l'intérieur du courant neo-réaliste que se produira la fracture. En effet, certains acteurs, encore sous le choc de la *perte de repères*, s'inquiètent d'une telle « simplicité ». Angoissés, ils lisent brusquement les conflits locaux pour qui ils n'avaient eu que mépris comme des signes de la destruction irrémédiable de l'ordre étatique. Ce n'est pas simplement le régime communiste qui s'effondre mais l'ordre lui-même ! Paradoxalement les plus anticommunistes deviennent les plus nostalgiques de l'affrontement bipolaire. Sceptiques quant aux capacités des États-Unis d'assumer l'unipolarité, ils s'appuient aussi sur Waltz et même Morgentau pour assurer que l'absence de bipolarité ne peut conduire qu'à une *régression* vers le désordre

multipolaire confondu avec la lutte de tous contre tous, avec le désordre, avec l'anarchie. L'unipolarité est illusoire. Les Etats, non régulés par la bipolarité, se laissent aller à leur désir de puissance, aussi sûrement que les hommes dans un état de nature.

Les figures de l'insécurité : désordre mondial et clash civilisationnel

Désintégration à l'Est et fragmentation du Sud : triomphe du désordre international

On comprend le succès du terme désordre. Les multiples références plus ou moins savantes du terme n'ont fait souvent que couvrir un usage de sens commun et les angoisses des auteurs. Brusquement la fin de la stabilité bipolaire risque d'engendrer une course à la puissance rattrapant l'horizon du désordre ! Vision cauchemardesque où les États se comportent véritablement comme la théorie l'avait prédit. Malgré le fait nucléaire, malgré le "bon sens" des grandes puissances, la guerre de chaque État contre chaque État est à nos portes. *L'intérêt national sans frein se mue en irrationalité globale, l'ordre en désordre, la confiance en angoisse, le changement en menace*¹².

S'opposant à la majorité du courant neo-réaliste optimiste¹³, certains laissent cours à leur pessimisme. John J Mearsheimer dans un article à sensation "Back to the future"¹⁴, clin d'oeil au film populaire du même nom, décrivait le premier, parmi les neo-réalistes américains une vision remettant en cause l'unipolarité et décrivait l'arrivée du désordre mondial. Partant du *même* postulat de la stabilité et de la préservation de la paix de la période bipolaire, il critiquait les "experts" prêts à abandonner leur savoir sur la défense pour se tourner vers la "protection de la couche d'ozone" et leur rappelait que le monde post-bipolaire aurait besoin d'eux car il serait plus instable, plus dangereux que n'importe quelle autre période précédente¹⁵. En effet le nucléaire continuant d'exister mais sans la bipolarité, l'on risquait dans ce monde multipolaire sans frein un usage guerrier de l'arme atomique, d'autant que les passions nationalistes resurgissaient et mettaient en péril la raison nucléaire.

L'ordre bipolaire n'est plus. "Ordre peu satisfaisant certes mais ordre quand même avec ses deux camps équilibrés par la terreur de l'arme atomique, ses zones d'influence et ses frontières à ne pas franchir... A l'ordre bipolaire on a pu croire qu'allait succéder un nouvel ordre mondial mais la réalité est différente. A l'ordre bipolaire a succédé un monde disparate, éclaté, désarticulé..."¹⁶. Le désordre guette derrière l'apparence d'homogénéisation dans les Institutions internationales. A partir de 1992, pas un éditorialiste n'échappe à des considérations sur le nouveau désordre mondial. On oublie tout aussi vite qu'on l'avait célébré la fin de la chape de plomb et des oppressions silencieuses et l'on s'inquiète de ce que les conflits sont censés avoir augmenté à cause du nationalisme résurgent. On relit la guerre froide comme une période « heureuse », ou du moins ordonnée, compréhensible, parce que contraignantes pour les acteurs étatiques¹⁷.

Maintenant, tout tient à la perte de stabilité, au "relâchement" des contraintes que faisaient peser les grandes puissances. La thèse du "loose bipolar system" créée au moment de la détente, reprend du service pour caractériser l'après 1989. Le "carcan" des réseaux d'alliance et de clientèle se décomposant, chaque continent retrouve ses logiques, ses problèmes. Il existe des logiques propres qui dépendent des appétits régionaux des "puissances locales", de leurs stratégies militaires ou économiques. En panne d'imagination, on assimile donc la fin de la bipolarité avec la fin de la guerre froide ce qui permet d'affirmer que la période 1947/1989 a été celle d'une bipolarité tendue et par voie de conséquence on redonne une nouvelle virginité à ces thèses des années 1970 sur le "relâchement" pour les appliquer aux années 1990. Ce tour de passe-

se passe fonctionne d'autant mieux aux États-Unis que les termes guerre froide et bipolarité sont sans arrêt confondus.

Philippe Moreau Desfarges, synthétisant ces types de discours, résume leur position " Depuis la fin des années 40, l'antagonisme Est/Ouest a créé un ordre mondial aux règles à peu près stables. L'évanouissement de cet ordre permet aux virtualités anarchiques de s'épanouir. Le formidable reflux de l'opposition américano-soviétique laisse d'immenses régions dans le bourbier de leurs difficultés et de leurs conflits. Même si l'ONU envoie parfois des forces de police, il reste la réalité de vastes espaces de la terre, non plus manipulés par Washington et Moscou, mais abandonnés à la confusion, attirant les trafics d'armes, de drogue, de déchets..."¹⁸. En effet toute une série d'auteurs avant spécialisés sur le fil rouge terroriste trouvent ici un nouveau thème. Richard Clutterbuck, Juliet Lodge, Paul Wilkinson, Richard Latter, Alison Jamieson, Xavier Raufer, Franz Joseph Horshem nous parlent alors de pieuvre mafieuse, de mafia globale, de zone grise¹⁹. De nouvelles superpuissances centrées sur les mafias de la drogue, sur la criminalité organisée émergeraient et menaceraient les démocraties²⁰. La tête au Sud, les bras de la pieuvre seraient déjà partout. Les guérillas, désidéologisées seraient devenues mafieuses, les hommes politiques du Tiers Monde auraient abandonné l'idée de gouverner au profit d'une mise en coupe réglée du pays d'ordre mafieuse et les mafias traditionnelles alliées à ces nouveaux acteurs criminels, se seraient interconnectées dans un répertoire mondial dont Claire Sterling dit connaître la répartition²¹. La criminalité serait « mutante », « globale », « invisible »...mais elle aurait une « armée » : celle des immigrés, celle des diasporas, celle des « illégaux » s'infiltrant par le bas dans les démocraties et celle des hommes politiques corrompus achetés par le haut. *La sécurité extérieure devrait faire retour sur l'intérieur et le contrôle des frontières.* La surveillance généralisée des ennemis de l'intérieur serait comme à l'époque du maccarthysme une nécessité. *Les diasporas seraient par essence dangereuses* car elles infiltreraient nos pays pour promouvoir les intérêts des gouvernants ou des partis d'opposition des pays d'origine.

Un discours plus sophistiqué sur le désordre international et les zones grises distingue un champ du crime autonome où des mafias territorialisées feraient pièce aux États, et où des États deviendraient mafieux..., bref où il y aurait insidieusement une criminalisation du politique. Sans en déduire un répertoire mondial (mais sans l'exclure), il se fonde sur des « études de cas » : Colombie, Birmanie, Zaïre, Russie... La force de ce discours tient au pouvoir d'évocation qu'il a et à ce qu'il repose sur une certaine construction sociale de la réalité qui n'est en aucun cas un pur fantasme²². Elle tient aussi à ce qu'il réinsère les jeux politiques dans l'analyse des mafias et ne diabolise pas ces dernières pour « blanchir » les gouvernants. En effet ce deuxième discours réarticule ce qui a été toujours sous estimé dans la théorie politique classique fondée sur les théories du contrat social : la capacité des dominants à utiliser les répertoires d'actions les plus variés pour asseoir leur pouvoir, y compris ceux qu'ils ont eux mêmes formellement prohibés (l'anti-diplomatie pour reprendre le terme de Der Derian), et les liens transnationaux qui peuvent exister entre eux lorsqu'il s'agit d'intérêt occultes.... Contrairement aux premiers discours, ces travaux de criminologues, d'anthropologues, de politistes ou de journalistes spécialisés montrent donc comment d'une part, les luttes entre groupes sont déterminantes et empêchent d'y voir un complot mondial²³ ; d'autre part qu'il n'y a pas un désordre, une absence de sens, de signification sociale mais des logiques d'actions combinant souvent le local et le transnational. Plus qu'à une unité (de sens, de puissance), ou au désordre absolu, il faut alors analyser ces

phénomènes comme des « espaces de dispersion »²⁴. Le désordre n'est donc que superficiel. Certains, parmi les pessimistes arrivent à la même conclusion, mais faute d'analyse, ils recherchent alors une cause cachée, une variable unique, un ennemi, un conflit structurant qui expliquerait tous ces désordres apparents. *Refusant de penser la diversité, ils veulent recréer une grande causalité, retrouver un modèle explicatif liant sens et puissance.*

L'énoncé "The West and the Rest (of the world)" triomphe dans les éditoriaux américains²⁵ sans doute parce qu'il joue de l'effet d'assonance. En Europe on préfère (parce que moins à l'Ouest ?) l'image de l'affrontement Nord/Sud par inversion brutale du "dialogue Nord/Sud. Qu'est ce alors que ce Nord et ce Sud, maintenant que le Tiers Monde ne fait plus sens ? Le Nord c'est l'Occident (États-Unis, Europe, à la limite Japon) et ce Nord se recompose en intégrant certains fragments de l'Est créant ainsi une frontière de fait qui distingue ceux qui pourront accéder à la civilisation occidentale (République Tchèque, Pologne, à la limite Hongrie, Roumanie, Slovaquie) et ceux qui sont plutôt condamnés par l'Histoire au rôle de barbares vivant dans les confins, au limes du monde, à savoir tout le Sud, the Rest of the world. Dans un livre à succès Jean Christophe Rufin décrivait par le menu cette nouvelle vision du monde qui instaurerait un Nord dans la même situation que Rome après la destruction de Carthage, c'est à dire un Empire sans ennemi préoccupé par un Sud chaotique et incontrôlable, nouvelle image du barbare²⁶. Il donnait aussi les éléments d'une nouvelle stratégie globale des États du Nord qui passerait premièrement par la mise en place d'États tampons entre le Nord et le Sud (Mexique, Maroc...) permettant de filtrer les flux de populations demandant protection ou travail au Nord en contrepartie des miettes du développement, deuxièmement par une logique de "comptoirs commerciaux" dans certaines régions rappelant la première période coloniale, troisièmement par l'abandon pur et simple du Sud "profond" (Liberia par exemple)²⁷. Le Commissariat au Plan Français faisait sien cette vision. "La guerre des paradigmes a cessé par disparition de l'un des protagonistes (le soviétique) mais n'y a-t-il pas un nouveau « grand schisme » en préparation ? Celui entre les "gens du Nord" et le reste du monde. Cassure qui pourrait entraîner l'adoption d'une stratégie d'édification d'un limes afin de rendre le schisme gérable par le Nord"²⁸. Tout un discours sur l'Europe forteresse ou sur la stratégie de l'Alena par les américains reproduisait aussi à l'échelle locale une telle approche.

Le barbare n'est pas un égal et il ne le sera jamais. Il n'a même pas l'innocence du sauvage. La cause des désordres est alors trouvée. Moins que l'économie ou la politique c'est de la géographie et de la culture qu'elle provient. Le retour à une géopolitique permet de comprendre que ces peuples ne sont finalement pas mûrs pour la démocratie et restent des "barbares". L'universalisation occidentale attendue n'a pas lieu. L'État s'est mal importé, la démocratie aussi. Même le marché piétine. *La désillusion provoque à la fois une nostalgie de la guerre froide chez les "cold warriors" qui voient leur monde s'effondrer avec la disparition de l'ennemi soviétique, et provoque aussi un ressentiment profond, voire raciste, à l'égard de tous ces peuples qui non seulement ne sautent pas sur l'occasion d'adopter les valeurs occidentales mais osent de plus les contrecarrer.* L'ethnicité est alors l'explication de différences de rationalité. Des cultures, des civilisations sont incapables à comprendre les valeurs proposées. Elles sont trop intolérantes. Elles sont trop nationalistes. Elles sont trop imprégnées par l'ethnicité. Une confrontation sera inévitable. Un nouveau schisme se prépare pour remplacer l'affrontement Est/Ouest, l'affrontement Nord/Sud. Très vite le discours sur le désordre international (par horreur de son propre vide ?)

dérive vers un discours d'affrontement culturel, de clash civilisationnel, de menace du Sud.

Retour au début

NOTES

1. . Charles-Philippe David (dir.), *La fin de la guerre froide*, Centre Québécois de Relations Internationales, FEDN, 1990. L'argument central est d'obtenir le désarmement en contrepartie de la pax americana et de rééquilibrer les piliers américains et européens.
2. . L'alliance conjoncturelle avec les acteurs périphériques, nécessaire pour recouvrir le silence et la surprise, était remise en cause. L'unipolarité maintenait l'alliance traditionnelles des auteurs neo-réalistes, des milieux militaires, et des décideurs politiques. Pas besoin de philosophe (le contraste entre le succès de l'article de Fukuyama et la relative indifférence à la sortie de son ouvrage est à cet égard symptomatique) ou d'historien demandant aux militaires de laisser leur place aux économistes.
3. . S. M. Lynn Jones, *The cold war and after : prospects for peace*, Cambridge, MIT Press, 1991.
4. . *Le grand tumulte*, La découverte, 1991.
5. . Alain Joxe, *le cycle de la dissuasion (1945-1990)*, FEDN La Découverte, 1990. Alain Joxe, *l'Amérique mercenaire*, Paris, Stock 1992.
6. . Alain Joxe, *le cycle de la dissuasion*, op. cit., p. 287-290.
7. . Terme qu'Alain Joxe reprend à Zaki Laïdi *De l'hégémonie à la prédation*.
8. . Alain Joxe, *l'Amérique mercenaire*, op. cit., p. 390 et suivantes.
9. . Voir le lien avec les discours sur la fragmentation et le chaos que nous étudierons plus loin.
10. . Tombant sous le coup des critiques bien formulées par Zaki Laïdi dans *l'ordre mondial relâché* et par Bertrand Badie et Marie Claude Smouts dans *le retournement du monde*.
11. . Nous reprenons là une formule que Régis Debray appliquait lui à l'alliance implicite entre Besançon, Revel, Kriegel, Heller et Castoriadis, Lefort, Morin. Cf. *Tous Azimuts*, Odile Jacob, 1989.
12. . Nombre de ces discours font références aux théories du désordre, de la complexité, des turbulences, des dynamiques loin de l'équilibre issus des travaux de physique sur les structures dissipatives, les théories de la percolation, les théories de l'auto-organisation. On ne peut que constater à leur lecture qu'il s'agit là d'une tentative classique de légitimation par importation d'un savoir des sciences dures dans les sciences humaines mais, qu'en aucun cas, les analogies ne sont pertinentes. Les auteurs ne connaissent guère les travaux qu'ils citent sur le plan de l'appareillage mathématique et sur ces prérequis. Leurs citations "savantes" ne les empêchent pas de revenir quasi systématiquement au sens le plus idéologique du désordre comme connotation négative, pagaille, violence.

13. . Jack Snyder fut un des premiers à signaler cette distribution au sein des neo-réalistes entre l'optimisme libéral de la fin de l'Histoire et le pessimisme Hobbesien des autres, "Averting anarchy in the new Europe", International security, Spring 1990, reprinted in Lynn Jones, op. cit.
14. . John J Mearsheimer, "Back to the future", International security, Summer 1990.
15. . Cet article est sans doute celui qui est le plus direct sur l'objet réel des enjeux des discours sur le nouvel ordre international : légitimer les savoirs des acteurs du champ de la sécurité et "remobiliser" les hésitants.
16. . Voir le numéro spécial de Politique étrangère intitulé "Le nouveau désordre international" 3/91 dont le contenu nuancé remet en cause le titre d'appel ! Voir aussi pour la citation Maurice Flory, Cahiers Français, "ordre et désordre dans le monde", n° 263, Décembre 1993.
17. . Voir la critique de John Mueller dans ce numéro scénario catastrophe.
18. . Philippe Moreau Desfarges, Cahiers Français "ordre et désordre dans le monde", n° 263, décembre, 1993.
19. . Le terme de « zone grise » ressort du vocabulaire des services de renseignement. Voir Rémy Pautrat, « Le renseignement aujourd'hui ou les nouveaux moyens de la puissance », Le Débat, n° 68, février 1992. Xavier Raufer en a fait son nouveau « concept » pour désigner les lieux échappant à l'emprise de l'Etat et où se passent les « trafics » d'armes, de drogue... « la menace des zones grises sur la nouvelle carte du monde », Le Débat, n° 68, février 1992.
20. . Nous avons analysé en détail ces discours sur les zones grises dans leur contenu sémantique et dans leurs origines à travers plusieurs articles : Bigo Didier, "l'idéologie de la menace du Sud", Cultures & Conflits, n° 2, (Menace du Sud images et réalités) printemps 1991 ; Bigo Didier ; "Du discours sur la menace et de ses ambiguïtés" ; Cahiers de la sécurité intérieure, n° 14, octobre 1993 ; Bigo Didier, "Terrorisme, drogue, immigration : les nouvelles figures de l'insécurité en Europe" ; "l'insécurité ou la peur de la peur", RIAC 30/70, Montréal, automne, 1993.
21. . Claire Sterling, « La pieuvre : la mafia à la conquête du monde 1945-1989 », Laffont, 1990.
22. . Bigo Didier, « La criminalisation du politique en Europe ou le syndrome Arturo Ui : Pratiques politiques, rhétoriques sécuritaires, et champ de recherche », communication au CERI.
23. . Alain Labrousse, La planète des drogues, Seuil, 1994, J. C. Rufin et als, « Les économies de guerre dans les conflits de basse intensité (texte à paraître) ». Voir le numéro 3 de Cultures & Conflits, « Mafia drogue et politique » qui à cet égard prend le contrepied de nombreuses affirmations journalistiques sur l'interpénétration des jeux mafieux et politiques. Voir les travaux de Roland Marchall, Christian Lechervy, Hamit Bozarslan, Elisabeth Picard...communications au CERI.
24. . Foucault Michel, L'archéologie du savoir, NRF Gallimard 1969.
25. . Kishore Mahbubani, "The West and the Rest" in The National Interest, summer 1992.
26. . J.C. Rufin, L'empire et les nouveaux barbares, J. C. Lattès, 1991.
27. . Le problème de l'ouvrage de J. C. Rufin tient à ce que l'on ne sait jamais s'il décrit une réalité en marche et des stratégies effectives et quasiment légitimes, ou s'il critique un système de représentation du monde profondément en décalage avec celui-ci. Certains lecteurs pressés l'ont enrôlé dans leurs thèses qu'il s'agit là d'une description exacte de ce qui se passe actuellement, d'autres au contraire y ont vu un livre salutaire

pour démonter une idéologie de la menace du Sud en constitution. Pour une discussion critique de l'ouvrage voir Cultures & Conflits, n°2, 1990.

28. . Commissariat Général au Plan, La France et l'Europe d'ici 2010, La Documentation Française, février 1993.

INDEX

Mots-clés : (in)sécurité, menace, Relations Internationales, théories de la sécurité, connaissance/ expertise